

Le cœur est un chasseur solitaire Carson McCullers

Le cœur est un chasseur solitaire, écrit à l'âge de 23 ans et publié en 1940, est le premier roman de Carson McCullers. Il reparait chez Stock dans une édition partiellement inédite et néanmoins passionnante.

Un premier roman donc. Impressionnant. Tout est déjà là : l'œuvre à venir, ses obsessions majeures, mais déployées avec une ambition et une maîtrise dignes d'un grand roman de la maturité. Nous sommes à la veille de la deuxième guerre mondiale. Dans une petite ville du sud des États-Unis où les maisons penchent et où le racisme fait rage, vivent une poignée d'individus qui constitueront les différentes « voix » de cette « fugue » : Mick est une adolescente en mal de « vraie vie » qui rêve, notamment, de devenir musicienne ; Jake et le Dr Copeland (le marxiste et le noir humilié) tentent vainement d'adjoindre leurs forces pour enrayer l'injustice et le racisme avérés de leur pays ; Biff (veuf et paumé) trimballe comme il peut ses désirs inavouables derrière le comptoir de son café... Et puis il y a Singer, le sourd-muet dont tout le monde se dispute l'affection et « la compréhension ». Le roman suit pas à pas chacun de ces personnages dans leur solitude ou leurs tentatives désespérées pour se rencontrer, se faire aimer et s'extraire du « sentiment intime d'isolement » (qui définit selon l'auteur le peuple américain). Comme les romans suivants le confirmeront, l'amour est rarement partagé chez Carson McCullers et c'est une ronde d'esseulés cherchant l'improbable abri d'un visage que met en scène le livre. Mick, Singer, Biff, Jake et Copeland tentent bon gré mal gré de se débrouiller avec leur métier, qui est le lot de tous, à savoir celui de vivre et s'y acharnent avec une ardeur désarmante. Ce faisant, les destins penchent plus dangereusement encore que les maisons, les rêves d'amour et d'accomplissement de soi se voient différés ou à terre, poussant certains sur la route, d'autres au pire... Juxtaposant « le tragique et l'humoristique, le grandiose et le banal, le sacré et l'impudique, l'âme humaine et la trivialité » (c'est ainsi que McCullers parle des écrivains russes et sudistes), ce roman s'avère tout à la fois d'une noirceur intraitable (comme l'existence) et furieusement lumineux (comme l'amour que la romancière portait non pas à l'être humain mais aux individus).

On avait pu découvrir certains extraits de *L'esquisse pour « Le Muet »* (traduit par Jacques Tournier) dans la biographie de Josyane Savigneau, *Carson McCullers, un cœur de jeune fille*¹. Quant à aux articles réunis dans *Écrivains, écriture et autres propos*, ils étaient déjà parus chez

¹ Stock, 1995.

Stock en 1998. Reste que la réunion de ces textes forme un kaléidoscope plus qu'éloquent sur la genèse du *Cœur* et, plus généralement, sur l'art de McCullers. On y glanera notamment l'évocation des premiers textes écrits pendant l'adolescence et dont l'auteur forgeait la matière de pièces de théâtre jouées et représentées en famille (décrites avec une autodérision savoureuse), les premières lectures marquantes, le processus de création (on parle toujours d'imagination s'agissant du champ romanesque, McCullers lui préfère l'« intuition », nuance qu'elle explique génialement)... On lira enfin – et c'est là toute la cohérence de cette édition – le texte magistral sur les russes et la littérature sudiste (écrit pour *Decision* en 1941) dans lequel l'auteur regrette la « cruauté » qui a été reprochée à ses écrivains fétiches. Cette ligne prend une résonance toute particulière quand on sait que McCullers sera elle-même plus d'une fois épinglée pour ses personnages « incongrus », « anormaux », ses situations frisant soit disant la complaisance : « *Ils ont transcrit ce qu'ils voyaient autour d'eux, la souffrance de la vie, avec autant de précision que possible, sans vouloir jouer les entremetteurs entre la vérité crue et les sentiments du lecteur.* » « *La vilaine plaisanterie* » n'est pas le fait de certains écrivains mais de la vie évidemment. Libre à chacun de s'en remettre à un déni plus confortable. McCullers, pour sa part, n'entendait éluder ni l'atrocité ni l'infatigable espoir – les deux mêlés comme un anneau de Möbius. C'est cette vérité qu'exigeait d'elle l'écriture. D'ailleurs, selon elle, tout créateur incompris peut se targuer d'une belle certitude qu'elle formule ainsi : « *On me trouve étrange, mais au moins je suis vivant.* »

Arnaud CATHRINE